

Alexandra Borsari

**La liberté, ça s(e)
(ap)prend
Jalons pour une
(auto-)ethnographie politique**

**Journal de bord nomade -
année 1**

7 avril 2017 – 17 avril 2018

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2533-8

© Alexandra Borsari, octobre 2020, texte et couverture, révision mai 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Merci à toutes celles et tous ceux qui m'ont
accueillie dans leur jardin, qui m'ont aidée,
encouragée, accompagnée, interrogée, qui m'ont
fait confiance, qui m'ont bousculée avec
bienveillance.

Sans vous, mes déplacements auraient été plats et
mornes. Je serais restée aux portes du Voyage.

Un merci tout particulier
à Isabelle Lefebvre pour sa relecture attentive
lors du moment ingrat des corrections
&
à Olivier Wathelet, anthropologue de l'innovation,
pour ses encouragements et sa vision si positive de
ma démarche.

**Pour Emma qui s'apprête à ouvrir
grand ses ailes**

INTRODUCTION

Le 7 avril 2017, après un aller-retour express à Saint-Étienne, je dormais enfin dans ma première maison mobile. C'était le début de ma vie nomade. Je ne soupçonnais pas à quel point elle me conviendrait et me changerait radicalement. Certes, un début immobile, dans le jardin de la petite maison que je louais à ce moment-là, mais un début tout de même. Du 7 avril 2017 jusqu'au moment où j'ai changé de jardin, je n'ai pas dormi ailleurs que dans mon nouveau chez-moi. Cela a dû paraître étrange aux propriétaires que je voyais de temps en temps ainsi qu'au gardien du lieu. Mais cela m'a permis, le temps de quitter cette maison, de mieux voir comment m'organiser dans ma caravane. Il faisait un temps parfait : sec et bon, tout le contraire de l'année précédente quand les pluies ininterrompues du printemps 2016 avaient mené aux inondations catastrophiques et meurtrières du 1^{er} juin à Nemours et Souppes-sur-Loing. J'étais chanceuse et heureuse. La météo n'en était pas la seule raison.

Nous prenons des décisions toute la journée : des petits arbitrages. Par moment, il faut faire de grands choix. Grands non parce qu'ils témoignent d'une qualité particulière dont nous pourrions nous vanter, mais parce qu'ils orientent irrémédiablement notre vie. Comme tout le monde, je me suis retrouvée face à des choix importants. Je me demande ce qu'aurait été ma vie si j'avais montré plus de détermination à décrocher un poste d'assistante du directeur de la programmation du Circuit Elizé à Fort-de-France. J'avais 22/23 ans. Je serais peut-être dans la distribution de films aujourd'hui.

Je me demande aussi ce que serait ma vie si j'avais accepté le poste que me proposait mon ex-directeur d'antenne à RFO Martinique dans un réseau de radios de Polynésie française. J'avais 25 ans, je partais en Afrique du Sud. J'ai dit non. Ai-je eu tort ? Peut-être. Mais *Tr@que*, mon premier roman écrit là-bas, n'existerait probablement pas. Cela me console beaucoup. Je me demande aussi ce que j'aurais fait si je n'étais pas allée à Johannesburg. J'avais ressenti au Cap ce que j'avais éprouvé le deuxième soir après mon arrivée en Martinique, en septembre 1996 : je me sentais chez moi. C'était indescriptible et irrationnel, mais j'étais bien. J'aurais dû m'écouter et laisser ma moitié de l'époque aller vivre où bon lui semblait même si c'était sans moi.

Je me demande enfin si je n'aurais pas dû accepter un poste d'assistante auprès d'un groupe politique à Rennes. J'avais 31 ans et, encore une fois, je partais ailleurs. Pas bien loin : à Toulouse. Ce départ à Toulouse n'était sans doute pas une bonne idée, mais je n'aurais peut-être pas réussi à terminer mon doctorat et cela me console.

En revanche, il y a deux grandes décisions pour lesquelles je ne me pose pas de question : partir vivre en Martinique quand j'avais 20 ans et devenir nomade à 41. Ce sont les deux meilleures décisions de toute ma vie, les plus intelligentes, car les plus en accord avec mes besoins profonds. Comme mes 3 ans et demi en Martinique, devenir nomade a été un nouveau départ. C'était aussi une boucle : je parachevais ainsi, sans en avoir pleinement conscience, le grand départ auquel je m'étais essayée toutes ces années en déménageant plus d'une quinzaine de fois (18 si on compte les très courtes périodes pour lesquelles j'ai quand même transporté toutes mes affaires). Aujourd'hui, je ne déménage

plus, mais je bouge toujours et je suis en train de me libérer de contraintes sociales asservissantes, en particulier vis-à-vis du travail subi. Ce journal témoigne de cette libération.

Il témoigne aussi de mon affranchissement des limites que je m'imposais. Car force est de constater que les plus gros obstacles, je les portais en moi. En devenant nomade, j'ai appris à m'affranchir un peu plus du jugement social, à ne plus attendre d'être autorisée à. J'ai découvert des besoins bien réduits par rapport à ce que j'imaginai au départ. Je suis presque complètement sortie de la précarité financière en adoptant un mode de vie visant, dans l'idéal, mais je n'y suis pas encore, le fonctionnement sans argent et sans place fixe : ce qui peut sembler tout sauf stable et pérenne à un sédentaire.

Il m'aura fallu plus de 20 ans, après mon départ pour la Martinique, pour me sentir plus aux commandes de ma vie. Et cela, je le dois à ce nomadisme. Je dois aussi reconnaître combien je suis redevable à mes animaux. Sans eux, j'aurais sans doute replongé dans un petit emploi alimentaire, un petit appartement, une petite vie bien sous tout rapport pour un regard extérieur, mais sans bonheur. Quand je me suis lancée en 2016 comme chercheuse indépendante, j'avais encore bien du chemin à faire et j'ai misé sur des collaborations qui n'en valaient pas la peine. J'y ai perdu un temps précieux et gaspillé l'aide dont j'avais bénéficié pour créer mon entreprise. J'avais encore besoin de me sentir accompagnée, de suivre, d'être autorisée à. Qu'il est long le chemin de la libération ! Je me souviens d'avoir dit à 35 ans : maintenant c'est fini les complexes ! Eh bien il aura fallu encore 6 bonnes années pour que je commence à m'en affranchir de manière opérationnelle.

Comment cela est-il arrivé ? Me voici à 40 ans, fin 2016, début 2017, assez déprimée, pensant être coincée. Mais si je reprenais un « boulot comme les autres », mes animaux devraient passer de longues journées seuls et enfermés puisque je n'avais pas le budget pour les faire garder tous les jours comme je le faisais pour une journée de temps en temps. Cela ne me plaisait pas. Ils commençaient à être vieux : pas question qu'ils soient malheureux. D'ailleurs, je l'aurais été tout autant : qu'ils le soient et de reprendre une vie classique sans joie.

Alors, comment faire pour avancer vers ce qui m'intéressait, mais qui ne « rapportait rien » ? Une solution était de réduire mes besoins. J'ai d'abord pensé à un mobil-home. J'étais alors encore tellement sédentaire ! Puis une tiny-house (c'était à la mode, donc ça faisait bien). Heureusement, je n'avais pas l'argent nécessaire. Je suis partie avec une caravane de 5 m pleine à craquer en imaginant que j'allais avoir du mal à me passer du confort de la vie fixe (eau courante, énergie, espace...) et qu'il faudrait voir plus grand à la prochaine étape. Au bout d'un an, cette caravane était devenue trop grande et trop lourde ! Mon cheminement me menait, à l'inverse de ce que j'avais imaginé, vers plus de légèreté à tous les niveaux, pour économiser et préserver une ressource qui m'a toujours manqué bien plus que l'argent : le temps.

Lorsque j'ai repris des études en 2002, la question pivot autour de laquelle me ramenaient toutes mes interrogations du moment était celle de la liberté. Je la définissais alors comme une connaissance, une intelligence du milieu et des milieux qui permettait de s'orienter dans les différents mondes, non seulement physiques, mais surtout sociaux.

Aujourd'hui, je revendique une forme de navigation terrestre pour mieux percevoir les courants : ceux qui nous maintiennent au bord du rivage des habitudes, ceux qui nous poussent à nous en affranchir un tout petit peu, sans oublier les courants *mainstream* de l'époque et du lieu où je navigue le plus souvent, c'est-à-dire les toutes petites classes moyennes françaises dont je suis et qui sont plus populaires qu'elles ne le croient souvent. Je voudrais contribuer, modestement, mais avec détermination, à la réappropriation par la gauche du concept de liberté, accaparé par la droite. Les deux bords peuvent s'en revendiquer. La liberté ne tue pas l'égalité. C'est la fable qu'on nous a enseignée. Il faut s'en débarrasser.

Ce journal est en partie ma contribution. En le rendant public, je vise à poursuivre un dialogue entamé lors de toutes les rencontres permises par mon mode de vie. Surtout, je veux rendre compte d'un phénomène que je n'avais pas anticipé : **ma radicalisation citoyenne**. Je veux témoigner de l'impact de la violence sociale sur mon changement de perspective, moi qui étais plutôt de centre gauche, légaliste à l'extrême, pensant naïvement, niaisement, que les changements devaient venir de l'intérieur et que rien ne pouvait se faire du dehors. Je ne sais pas l'expliquer entièrement, mais j'ai l'intuition qu'il faut retourner sur les bordures, les parapets. Ma petite expérience m'a permis de ressentir encore plus directement à quel point le système dominant ne tolérait pas les digressions et les marges, bien qu'il prétende le contraire. J'ai compris que rester toujours dans les limites de « ce qui se fait », « ce qui est raisonnable », est le meilleur moyen de justifier *a posteriori* les fonctionnements que l'on souhaite faire évoluer.

Alors que faire ? Je ne prône pas l'illégalité, mais l'expérimentation dans les à-côtés. Je cherche la tranquillité et, en premier lieu, la tranquillité d'esprit. Cela passe par un alignement de ma manière de vivre avec mes valeurs, cela passe aussi par une recherche aux confins de la loi, sur les zones grises. Je pense de plus en plus que c'est là que se construisent les solutions valables : qui permettent de vivre plus décemment en accord avec soi-même sans s'épuiser dans une guerre infernale avec la société dont on est issu. Mon histoire familiale m'avait poussée à me méfier de l'extrême gauche. Je m'en sens de plus en plus proche aujourd'hui. Et des expériences que je regardais de loin, comme les ZAD ou, plus encore, les coopératives intégrales, me semblent des laboratoires auxquels j'ai eu tort de ne pas m'intéresser jusque-là. À présent, je mise sur la monnaie libre créée à Toulouse, la G1 (ou June), les SEL, systèmes d'échanges locaux (SEL du Bocage gâtinais à Chéroy dans l'Yonne et SEL des Raisins à Rabastens dans le Tarn). Je plaide pour une biodiversité politique. Mon mode de vie est mon militantisme.

Tuilerie de Bezanleu, havre de paix et de sérénité de
Solange et Désiré Sankara,
1^{er} mai 2020 – confinement jour 46

*Version papier préparée de retour à la Tuilerie après une étape
bourguignonne et un été breton avec changement de maison mobile
(vous saurez tout en lisant l'année 4)
Texte identique à la version électronique
13 octobre 2020*

*Versions électronique et papier nettoyées de nombreuses coquilles
en mai 2021.*

PRÉCISIONS SUR L'ÉCRITURE ET LA PUBLICATION

Trois ans ont été nécessaires pour enfin publier cette première partie. Au début de ma vie nomade, je ne tenais pas un journal régulier et prenais des notes sur différents supports. Je voulais documenter ce que je vivais sans savoir comment je l'exploiterais par la suite. J'ai dû rassembler des morceaux épars et peu rédigés. Je sollicite l'indulgence des lecteurs/lectrices, en espérant que ce style parfois télégraphique ne les empêchera pas d'avancer jusqu'aux passages plus rédigés. Il m'a fallu du temps pour m'installer dans ce récit quotidien. Les journaux des années suivantes sont et seront plus homogènes sur ce point.

J'ai dû aussi attendre d'être en mesure de revenir sur la mort de Tonguy, mon chat tué par un chien que je gardais en août 2017. J'ai beaucoup culpabilisé, car j'avais trahi sa confiance en le laissant sans défense. Mais la violence de ma peine était décuplée par l'écho que cet événement avait trouvé avec mon histoire familiale : je n'avais pas su protéger mon petit chat tout comme on n'avait pas su protéger l'enfant maltraitée que j'avais été. Revoir sur l'agenda que j'ai dû parcourir pour retrouver mes notes, les mentions des piqûres d'insuline que je lui faisais deux fois par jour et que je notais pour être certaine de ne pas faire d'erreur, était d'autant plus douloureux que cela entraînait en résonance avec mon passé. Aujourd'hui, je regrette toujours d'avoir été trop confiante et de n'avoir pas su prévenir cet accident, mais je suis moins sévère avec moi-même. J'ai avancé sur le chemin de la libération intérieure.

Je pensais regrouper les moments clés et résumer le reste. Mais cela aurait imposé une lecture des faits. J'ai préféré laisser à ceux qui le souhaiteront la possibilité de s'emparer de ce récit pour en faire leur analyse, mais aussi me laisser prendre le temps du recul. Il m'en manque encore pour analyser correctement ce début de parcours. **Le texte écrit au fil des jours est donc resté à peu près tel qu'il était : c'est-à-dire un matériau presque brut.** Il ne s'agit ni d'un journal de voyage destiné à divertir ni d'un texte rédigé pour remercier les personnes rencontrées au fil de la route. Ce texte s'inscrit dans une démarche auto-ethnographique. La lecture peut donc être besogneuse, surtout au début comme mentionné plus haut.

Je revendique une posture d'observatrice sous observation, de cobaye volontaire. En ce sens, je ne souhaite pas ajouter de filtre supplémentaire à celui que représentent déjà l'introduction (d'ordre général sur l'ensemble de ma démarche) et le panorama de l'année 1 ci-après.

Un découpage a toutefois été effectué pour faciliter la lecture. Il n'y en avait pas lorsque j'ai soumis une première version de travail aux personnes citées. Je ne leur avais pas non plus posé ouvertement la question en leur transmettant le texte, pour voir si le besoin d'un découpage remontait. Quelques personnes ont émis le souhait de pouvoir mieux se repérer dans le flot des jours. J'ai donc séparé des morceaux et mis des titres. Je tiens cependant à insister sur le fait que, comme toute réorganisation *a posteriori*, ce découpage crée l'illusion d'un parcours maîtrisé de A à Z. Il n'en est rien. Comme beaucoup de faits humains, ce qui fait sens est un passé revisité par une volonté organisatrice. C'est le rôle de la mémoire. Mon journal n'est en cela pas un travail de mémoire, mais plutôt de témoignage du quotidien, une

tentative de fixer, si cela était possible, le cours du temps : le défilement irrémédiable du présent qui engloutit tout.

Je ne soutiens pas que mes déplacements n'avaient pas de but, surtout au début, où je ne savais qu'aller d'un point A à un point B sans habiter le temps intermédiaire. Je n'étais pas encore dans le voyage à proprement parler. Je n'étais pas encore tout à fait nomade. C'est pour cela que je souhaite conserver quelques reflets du cours du temps : pour tenter de mesurer ma propre transformation, mon entrée en nomadisme, et la distance créée avec le monde des sédentaires, qui a été le mien pendant tant d'années.

Cette distance n'est pas une défiance. Elle traduit un déplacement social et physique dans toute la complexité de ces deux termes. Je suis maintenant du côté des vaches qui regardent les trains passer : l'agitation du monde est un spectacle dans lequel j'ai l'impression de mieux discerner les ficelles liées non seulement à notre évolution biologique d'animaux sociaux et aux contraintes que les groupes n'ont cessé de créer, mais aussi celles tissées par l'histoire. Je comprends mieux à quel point faire société est potentiellement pathogène bien que nécessaire.

Après avoir hésité longtemps, j'ai finalement lissé, parfois très nettement, voire supprimé des commentaires sur la condition féminine : pour ne pas mettre mal à l'aise ou en difficulté des amies ou des connaissances. En presque 3 ans de nomadisme, j'ai régulièrement rencontré des femmes qui avaient accepté de porter sur leurs épaules tous les soucis de leur famille.

Je pense ainsi souvent à cette chanson d'Alicia Keys qui rend hommage aux superwomen. En effet, « *everywhere I'm turning...* »/« partout où je porte le regard », je vois des femmes solides, ou qui se pensent solides, et debout, ou qui

se pensent debout alors qu'elles ploient sous les injonctions sociales. Je vois des combattantes qui acceptent trop de combats : parce qu'elles sont persuadées que leur conjoint ne supporterait pas la dure réalité du monde extérieur et qu'il est, en quelque sorte, un enfant supplémentaire, et/ou parce qu'elles en ont peur, même si elles ne l'admettront jamais, et/ou parce qu'elles vivent simplement dans la crainte du jugement social, cette formidable machine à broyer, et/ou parce qu'elles sont persuadées qu'il leur revient de se sacrifier et que le monde entier leur en sera reconnaissant. J'y vois une double erreur : celle de passer à côté de sa propre vie et celle de perpétuer un modèle avilissant.

Je vois aussi celles qui ont conscience des compromis que leur impose la société et qui savent, malgré toutes les difficultés, montrer à leurs enfants, et tout particulièrement à leurs filles qu'une femme n'est pas qu'une mère. Ces dernières ont un courage dont je suis particulièrement admirative. Mon amie d'enfance, Valérie, et ma belle-sœur, Charlène, sont de cette trempe : des femmes qui élèvent des filles libres. Et je ne les en remercierai jamais assez.

Il peut m'arriver aussi de croiser des couples où c'est la femme qui écrase son conjoint. Mon poste d'observation me permet de percevoir, parfois en me trompant, des situations toxiques, pour certaines en place depuis bien des années. C'est le propre des déviances : quand les pathologies sont faites pour s'entendre, elles rendent les couples solides. Bien sûr, il y a des couples heureux, mais je ne peux que constater que les femmes, d'une manière générale, payent cher leur envie de fonder une famille.

Pour ma part, et pour anticiper des questions entendues à de nombreuses reprises, je suis *childfree*, volontairement sans enfant, et non *childless*, en manque d'enfant. J'ai fait le

choix de ne pas avoir d'enfant ni de compagnon permanent, en partie parce qu'aujourd'hui encore, même en Europe occidentale, une femme, surtout si elle est hétérosexuelle, est plus libre sans.

Mes animaux ne sont pas non plus des enfants de substitution. La cohabitation entre espèces m'intéresse et, à ce titre, ils m'ont beaucoup appris : sur les chiens et les chats, mais aussi sur les humains et sur mes propres failles. Le seul aspect qui peut les rapprocher d'enfants est qu'il s'agit d'êtres vivants vulnérables auprès desquels je suis engagée : il n'est pas question de les laisser tomber. Il y a également une forme d'attachement mutuel. Ce sont mes équipiers.

Ce texte a été soumis avant publication aux personnes citées. Quand je ne suis plus en contact avec elles, j'ai conservé l'initiale du prénom. Parmi les personnes dont j'ai sollicité l'accord, certaines ont préféré également que leur prénom soit remplacé par l'initiale. Une personne a souhaité l'anonymat, sans initiale ni détail permettant de l'identifier. Quand on ne peut pas reconnaître une personne et qu'elle n'apparaît qu'une fois, j'ai cependant laissé le prénom sans demander d'autorisation. Certains prénoms d'enfants ont été modifiés à la demande des parents.

J'ai choisi de ne pas faire de portraits, en tout cas à ce stade de ma démarche, pour ne pas alourdir le texte, mais aussi pour ne pas imposer un regard. J'espère que les lecteurs/lectrices accepteront de me suivre dans une forme d'immersion abandonnée, au cours de laquelle je glisse des détails qui doivent permettre de s'y retrouver. Voici cependant **quelques indications** concernant les personnes qui apparaissent sans que le contexte n'aide beaucoup.

Certains prénoms sont suivis d'une initiale pour différencier les homonymes, même si certains homonymes n'apparaîtront que la deuxième année. Il n'y a aucune hiérarchie dans cette liste, mais une présentation qui se rapproche de l'ordre d'apparition :

- **Valérie** est mon amie d'enfance (depuis que nous avons 3 ans !), **Emma** est sa fille;

- **Delphine et Steve** d'abord à Montacher-Villegardin (89) puis Domats (89) font partie des personnes rencontrées grâce au SEL de Chéroy (89) ; avec Delphine, nous partageons souvent les mêmes joies et désespoirs politiques ; leurs enfants s'appellent **Charlie** et **Diane** ; c'est chez eux que j'ai passé mes trois premiers mois nomades ;

- **Nathalie et Victor** à Frépillon (95) : j'ai rencontré Nathalie probablement en 2004 ou 2005, en promenant Joy, ma briarde, à Drancy (93) ; nous nous sommes retrouvées par l'intermédiaire des réseaux sociaux fin 2016 ; leurs enfants s'appellent **Lily** et **Gabin** ; ils un chien **Igor**, et un chat **Scoubidou** (mort fin 2019) ; ils m'ont accueillie de longs mois tout au long de cette année d'initiation au nomadisme ;

- **Djamila, Patricia, Claude, Philippe G.** sont des amis de SEL ; Djamila m'a ouvert son jardin dans un moment critique ;

- **Denis et Anne** à Montrond-le-Château (25) : j'ai rencontré Denis en 2005 à Calypsociation, école de steel pan ou steel drum à Paris ; les années ont passé, Denis est devenu apiculteur dans le Doubs, Anne est sa compagne, leur fils s'appelle **Léon** ;

- **Patrick** a été mon mentor pour l'opération Nouveau chapitre de la thèse en 2009 (un accompagnement individuel pour préparer l'après-thèse). Nous avons sympathisé et,